



## MUSIQUE « POPULAIRE » AMÉRICAINE

### Le puritain et le pionnier

**LA RÉPUBLIQUE INVISIBLE.** Bob Dylan et l'Amérique clandestine, de Greil Marcus, traduit de l'anglais par François Lasquin et Lise Dufaux, Denoël, 2001, 320 pages, 135 F. Également, **MYSTERY TRAIN**, traduit par Héloïse Esquié et Justine Malle, Allia, 2001, 416 pages, 120 F.

**G**REIL MARCUS s'est fait connaître en France, il y a trois ans, par un essai étourdissant, *Lipstick Traces* (édition Allia, repris en « Folio » Gallimard.). Celui-ci reliait la grande subversion punk à quelques autres flamboyantes insurrections, des anabaptistes à dada, pour un magnifique chant d'amour à tous ceux qui ont eu envie de changer le monde, avec rage et mélancolie. C'était savant, c'était excitant, et le plus beau, c'est que tout partait d'une émotion « simple » : celle dont avait été saisi Marcus en entendant le chanteur des Sex Pistols. Tout partait d'une chanson, d'une voix, qu'il allait ensuite lire comme un palimpseste où se concentraient des siècles d'insoumission.

Les deux ouvrages dont il est question ici ne s'intéressent, eux, qu'à l'« Amérique », mais relèvent de la même démarche : saisir ce qui, dans la musique populaire, traduit l'imaginaire d'un monde qui va s'y reconnaître. Marcus, qui fut naguère critique à *Rolling Stone* et qui enseigne aujourd'hui l'histoire des cultures à Princeton et à Berkeley, ne pratique ni la sociologie ni l'anecdote. Si, dans *Mystery Train*, son premier essai, paru aux États-Unis en 1975, il se consacre avant tout au rock'n roll et aux débuts de la pop, il ne faut pas compter sur lui pour nous détailler les effets du baby-boom. Si, dans la République invisible, il s'attache au Dylan de la seconde moitié des années 1960, il ne faut pas compter sur lui pour un portrait choc de la star. Non, ce qu'il parvient à mettre en lumière, c'est à quelles vieilles légendes les chansons de Presley, de Randy Newman, de Dylan se rattachent, c'est la part de la mémoire commune à un public, ou plutôt à un peuple, qui vient y revivre.

**A**U fil de ses analyses apparaissent la formidable pérennité des deux figures fondatrices de l'Amérique comme mythe – le puritain et le pionnier – et la densité des ombres qui les accompagnent. Pour le puritain, l'Amérique est terre de mission, et l'homme est le champ de bataille où s'affrontent idéal de pureté et tentation du mal. Pour le pionnier, l'Amérique est le Nouveau Monde, le domaine de l'utopie, mais l'utopie ne peut se fonder que sur le meurtre du non-Blanc, et la liberté se transforme en liberté du marché.

Puritain ou pionnier, chanteur d'hymnes ou de ballades country, *preacher* ou vagabond, chacun sait intimement qu'« être américain », c'est considérer cette « promesse » d'un monde qui s'offre vierge « comme un droit inaliénable, et se sentir seul et maudit lorsqu'il se dérobe ». Entre Achab et sa Baleine blanche, et Huckleberry Finn et son copain noir, c'est ce double mouvement que va dire le rock : l'espoir et la chute, la certitude du droit au bonheur, le sentiment d'être en exil. Si les essais de Marcus sont aussi excitants, c'est parce que, lorsqu'il s'attache à la Cadillac rose de Presley, lorsqu'il détaille les interprétations de Dylan, il rend perceptible que ce qui est là en jeu, c'est « la contradiction vivante » de cette démocratie où « le credo individualiste amène la solitude et la séparation, qui entraînent l'aspiration à l'harmonie et à la communauté ». Splendidement, la musique « populaire » met à vif ce déchirement, et c'est alors la République invisible, celle des citoyens qu'on ne veut pas voir, les ratés, les ravagés, les écrasés, qui brille, et vient rappeler que l'Amérique reste à inventer. Il est sans doute superflu de préciser que ces livres, malgré leurs noticies discographiques, ne s'adressent pas qu'aux amateurs de *Be bop alula*, qui, étrangement, ne sont pas tous américains.

ÉVELYNE PIEILLER.